

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Band: 21/22 (1913)

Heft: 6

Artikel: Lettre d'un médecin suisse aux Balkans [suite et fin]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

5° On a reconnu que, pour diminuer la gravité des blessures, pour amener une cicatrisation rapide des plaies et en empêcher l'infection, il est nécessaire de faire un *pansement très rapide*, sec et aseptique. Les soldats qui ont été immédiatement pansés au moyen des cartouches à pansements stérilisées ont vu leurs blessures guérir très rapidement.

6° Le meilleur désinfectant paraît être la *teinture d'iode* dont on touche les plaies, et qu'on badigeonne autour de la blessure, sur la peau. Les lavages avec d'autres antiseptiques n'ont pas donné de bons résultats.

7° C'est aussi à la prudence des chirurgiens, à leur *abstention*, que sont dues un grand nombre de guérisons.

Aujourd'hui, les chirurgiens ne cherchent plus à intervenir dans tous les cas; la chirurgie de guerre devient essentiellement *conservatrice*. Il faut attendre patiemment le moment où une intervention s'impose, où une complication oblige le chirurgien à opérer, mais ces complications se présentent d'autant plus rarement qu'on laisse agir plus souvent la bonne nature!

8° Il faut de plus en plus arriver à des *transports rapides*, de façon à placer les blessés dans des hôpitaux convenables, à l'abri des intempéries, dans des milieux où sont réunies les meilleures conditions de guérison.

9° La *résistance individuelle* des soldats a été très grande pendant la guerre de

1912-1913; les hommes étaient en général très vigoureux, presque *jamais alcooliques*, et il faut remarquer que c'est grâce à cette résistance physique que bien des complications secondaires ont pu être évitées, malgré les privations qui n'ont pas manqué aux hommes pendant cet hiver rigoureux. Des hommes sains supporteront et surmonteront toujours plus facilement des lésions graves que des individus chétifs, surmenés, alcoolisés et moins rompus aux fatigues que ne l'étaient les campagnards de la péninsule balkanique.

A ce sujet, nous avons vu nous-mêmes des cas surprenants: nous nous souvenons d'avoir rencontré dans les hôpitaux serbes et bulgares bien des hommes atteints de plaies pénétrantes de l'abdomen. Il est hors de doute que plusieurs anses intestinales avaient été perforées, mais ces soldats ont guéri souvent sans intervention chirurgicale, uniquement par le repos, la diète absolue, et grâce à leur bonne santé antérieure.

10° Le principe admis «le transport prime la blessure» reste donc en pleine vigueur. *La chirurgie du champ de bataille doit être très simple, mais l'évacuation des blessés très rapide.*

A l'arrière, dans les hôpitaux, la règle générale doit être l'abstention de toute grosse intervention chirurgicale aussi longtemps que celle-ci ne s'impose pas de façon évidente.

D^r M^l.

Lettre d'un médecin suisse aux Balkans

(Suite et fin)

La ville est divisée en quartiers suivant la nationalité de la population. Le quartier grec, aux maisons de pierre, est

d'apparence riche; le quartier juif est au centre de la ville et renferme de nombreuses boutiques. Les Turcs habi-

taient de petites maisons basses et délabrées qu'on démolit maintenant pour assainir la ville; on emploie à cette besogne des prisonniers turcs qui travaillent sous la surveillance de sentinelles bulgares.

Sur une des collines de la ville est bâtie l'ancienne caserne turque d'artillerie, imposant bâtiment qui sert maintenant de maison de convalescence pour les blessés. Devant la caserne se trouve une superbe esplanade, d'où le regard se promène sur toute la ville et sur laquelle sont alignés, dans le plus bel ordre, 150 canons turcs avec avant-trains et caissons de réserve. Les pièces sont des Krupp à boucliers; l'une d'elles a son bouclier complètement déchiré et tordu par une grenade; beaucoup d'autres portent des traces de balles. Les pièces elles-mêmes sont intactes, ce sont des trophées glorieux que les sentinelles gardent avec fierté. A quelques pas de là, six canons de montagne. L'un tout neuf, arrivé du Creusot pendant l'armistice, a été pris aux Turcs à Boulaïr et envoyé ici pour être réparé.

Un dimanche, sous la conduite de nos aimables confrères bulgares, nous avons visité un des célèbres forts de Kirk-Kilissé, œuvre du maréchal von der Golz pacha. Il est situé à quelques kilomètres en dehors de la ville. Nous nous y sommes rendus en voiture, entraînés par deux ardents petits chevaux bulgares. Il faisait chaud comme en été; les oiseaux chantaient, nous traversions de grands espaces plantés de vignes, d'arbres fruitiers et de mûriers. Ceux-ci remplacent peu à peu les vignes, jadis renommées, mais que le phylloxéra a minées sans que les Turcs s'en préoccupassent.

Nous arrivons devant les casemates du fort; les soldats se chauffent au soleil. Une chienne turque allaite toute

une nichée de petits qui n'ont pas l'air de se soucier d'avoir changé de maîtres. Sous la conduite d'un sous-officier, nous pénétrons dans le fort. C'est, sur un vaste demi-cercle, un rempart formidable où l'on a aveuglé les places des pièces de position. Sur la pente raide qui descend du fort, sont aménagés des fossés de tirailleurs pour tireurs à genoux et debout; ils sont mantelés de sacs de gravier. On y trouve encore des douilles et des chargeurs turcs. Cette position nous paraît formidable; elle commande tout le pays au nord de Kirk-Kilissé jusqu'aux montagnes qu'on distingue dans le lointain et par où passe la frontière. Un autre fort, aujourd'hui fort Ferdinand, commande le secteur nord-est.

La tactique des Turcs fut incompréhensible. Au lieu de défendre ces excellentes positions, ils se portèrent à la rencontre des Bulgares avec toute leur artillerie, pour être mis en déroute à Petra.

En rentrant en ville nous nous arrêtons un instant au casino des officiers où nos confrères bulgares nous montrent, avec une légère ironie, la place où venait s'asseoir von der Golz pacha.

Nous ne savons pas ce que les jours prochains nous réservent. Certains indices nous font supposer qu'une partie nouvelle va se jouer autour d'Andrinople. Que d'impressions nouvelles depuis notre départ et — confessons-le — que d'idées préconçues tombées sous le charme de la cordialité que nous avons rencontrée partout ici.

* * *

Nous ne savons pas si la mission suisse a été envoyée à Andrinople, après la prise de cette ville. Cela ne nous paraît point improbable, car l'aide de nombreux médecins y a sans doute été nécessaire. Nos lecteurs s'en rendront compte par les lignes qui suivent, écrites par un

témoin, M. Barzini, au lendemain de la reddition de la place forte, et qui décrivent la situation dans toute son horreur :

Lorsque le commandant ture, le matin de la capitulation, faisait détruire les dernières provisions de la garnison et sauter le pont du chemin de fer sur l'Arda en coupant la voie aux trains de secours, il ne pensait pas qu'il avait condamné à mort la partie la plus faible et la moins valide de ses soldats. Dans la seule journée d'aujourd'hui, l'autorité bulgare a fait distribuer 60,000 pains aux habitants sans compter les rations aux prisonniers ; mais il est impossible de faire plus, tant que le pont auquel on travaille jour et nuit ne sera pas rétabli. Et il faut assister impuissant à l'agonie d'une foule spectrale, enfermée dans un camp de concentration, abattue par les épidémies et par la famine.

Chukri pacha, en déclarant au général Ivanof que les conditions sanitaires de son armée et de la ville étaient bonnes, disait un mensonge ou ignorait la vérité... Le choléra ne tarda pas à se manifester parmi les prisonniers et s'infiltra dans l'armée bulgare ; le mal devait exister déjà dans la population qui, depuis des mois, ne buvait plus que de l'eau de rivière. On a pris des mesures immédiates. Les troupes bulgares ont été éloignées du côté de Tchataldja et les prisonniers bien portants évacués dans l'intérieur du pays. Mais des milliers d'hommes restent encore dans le campement primitif. Et c'est là une promiscuité monstrueuse de cadavres, d'agonisants et de vivants. Je n'ai jamais eu une pareille vision d'horreur. Dans une grande île, entre deux bras de la Toungia, ces hommes meurent de choléra, de faim et de froid.

Je me suis rendu ce matin dans ce campement de la mort. Sur un terrain battu s'élèvent des platanes géants dé-

pouillés de leur écorce. Au pied de chacun de ces arbres est un petit bivouac. Les prisonniers ont creusé des fossés dans la terre pour s'abriter contre le vent, et ils semblent déjà à moitié ensevelis. Une partie du campement est occupée par les soldats natifs d'Andrinople. Ce sont les plus fortunés. Ils reçoivent des secours de leurs familles. Des femmes leur apportent des provisions et leur font cuire de l'eau dans de vieilles boîtes de conserves. Ces hommes ne revêtent déjà plus l'uniforme, ils ont repris chez eux le costume ture.

Plus loin, dans les fossés, se terrent des corps immobiles enveloppés de haillons, foule effrayante portant encore l'uniforme de guerre, visages livides de spectres aux yeux enfoncés, aux joues creuses. Ils me regardent avec une curiosité angoissée et fébrile sans une parole. Un homme s'abat devant moi et reste étendu, la bouche ouverte, les yeux vitreux. Des malades étendus à terre demandent à boire lamentablement. On leur tend de l'eau fangeuse dans un culot d'obus et ils boivent avidement, tenant le vase de leurs deux mains décharnées. On n'entend pas une voix qui ne soit un gémissement. Des corbeaux croassent sur les arbres.

Au fond du campement, une file de brancardiers passe et repasse, emportant des cadavres au delà du pont où d'autres prisonniers creusent des fosses profondes. Un groupe de tentes dans un angle sont l'infirmerie, mais on n'y va que pour mourir. Et ces tentes ne suffisent pas à tant d'agonies : tout autour la terre est couverte de corps, une confusion horrible de cadavres et de mourants d'où s'élèvent des râles. Mains contractées, raidies dans des gestes étranges, yeux sans regard, bouches ouvertes comme pour crier, dents découvertes dans le cercle des lèvres brûlées et noires...

Un officier pharmacien ture passe. « Docteur, de quoi meurent-ils? » — « Qui sait, me répond-il, de dyssenterie, de cholérine, de fatigue peut-être. » — « Et que leur donnez-vous? » — Il me montre un grand flacon de pastilles de quinine. — « N'y a-t-il pas de médecins tures? » — « A l'hôpital, oui; ici, c'est inutile. » — « Combien de morts aujourd'hui? » — « Cent cinquante, mais il n'est pas encore midi. »

Pendant ce temps, les brancardiers continuent à porter des corps. Les morts et les vivants se ressemblent à tel point qu'on ne les distingue pas. Il y en a qui meurent assis à la turque, les jambes croisées, leur torse plié et abattu en avant. D'autres agonisent cramponnés à un cadavre. D'autres se traînent jusqu'au pied d'une tour voisine pour recueillir la chaleur des pierres chauffées par le soleil.

Des brancardiers pour se reposer roulent une cigarette. Au delà du pont, des cadavres sont jetés sur le bord de la fosse où l'odeur de la terre remuée domine celle de la mort. Un officier bulgare s'est approché de l'immense sépulture et regarde avec pitié cet amas de corps convulsés par toutes les souffrances. Deux brancardiers s'apercevant qu'un de ces corps respire encore, le déposent de côté pour le laisser mourir là sans refaire le voyage.

« Est-ce le choléra? » demandai-je à l'officier. — « Il y en a quelques-uns qui meurent de choléra, me répondit-il, mais les autres étaient épuisés et meurent de faim. Voyez-vous ces arbres décortiqués? Ce sont eux qui en ont mangé l'écorce. »

Plus de loup

On sait combien est pénible pour le marcheur l'infirmité appelée « le loup », *intertrigo ani* en latin. Pour le soldat surtout, qui ne peut s'arrêter et se soigner à son gré, cet accident devient un vrai supplice. Divers remèdes ont été proposés, lotions et pommades astringentes, très bonnes sans doute, mais simples palliatifs, d'un maniement peu esthétique et qui peuvent, en outre, avoir l'inconvénient de salir et tacher la chemise de façon fort désagréable.

Voici un moyen aussi simple qu'infaillible. Prenez: 1° un cordon quelconque assez long pour être noué en ceinture sur la peau au-dessus des hanches. 2° Un second cordon dont une des extrémités repliée sur elle-même et nouée se transforme en une petite boucle; dans cette

boucle vous introduisez le n° 1 formant ceinture, puis vous la faites glisser derrière les reins jusqu'à ce qu'elle soit bien au milieu du corps, juste au-dessus de l'extrémité supérieure de la raie inter-fessière; cela fait, ramenez le cordon en avant, en l'enfonçant bien dans cette raie, puis coupez-le à la longueur voulue pour qu'il puisse être attaché facilement sur le ventre au cordon-ceinture. Cette longueur ainsi déterminée, fixez, au moyen de quelques points à l'aiguille au milieu du cordon (n° 2), à cheval sur lui, un morceau de toile de la forme et de la grandeur de deux cartes à jouer réunies par leur long côté, et plié par le milieu. Cela fait, remettez le tout en place après avoir légèrement graissé les côtés externes du morceau de toile, et le loup ne vous